

ET PUY APRÈS

30 juillet, 4h00 du matin. Le gsm commence à vibrer à côté de moi. A posteriori, je me demande si c'était bien utile ; je n'ai pas beaucoup dormi... et pour cause, cela fait 17 ans que j'attends ce moment. Aujourd'hui, je vais tailler mon premier col depuis 1993!

Rétroacte # 1

1993, première remise en route après cinq ans d'abstinence pour des vacances un peu sportives passant par l'Alpe d'Huez et le col d'Ornon avant d'aller à la rencontre du voyage des DAM vers Anduze.

Et puis plus rien, nada, schnoll... une maison à rénover, une famille à construire et un dos à ménager suite à un portage inconsidéré de gyproc, sacs de ciments et radiateurs. Pendant ce temps, le Méral haubanné, toujours lui, dort sagement à la cave, couvert d'une couche de poussière telle que j'en ai presque oublié la couleur. Jusqu'à ces vacances dans le Nord de la France avec la famille naissante et l'envie d'aller chercher, simplement chercher, le petit déjeuner à vélo.

Ah, les premiers croissants ont été douloureux. Heureusement, la boulangerie n'était pas trop éloignée du gîte. Et puis, d'année en année, les enfants grandissant, l'envie m'est venue de leur faire partager cette joie de pouvoir bouger à la seule force du jarret. Leur apprendre à rouler à vélo, la belle excuse pour, moi-même, remonter sur mon baudet de manière, disons, « plus régulière ».

Ayant quitté le Nord et ses Ch'tis, nos vacances familiales émigrent vers la Charente Maritime où mes jambes, d'année en année, trouvent un terrain de chasse plus vaste et diversifié. Fada des cartes Michelin, j'ai même réussi à trouver un raidard à 18 % qui est devenu mon test annuel du troisième plateau, la soucoupe à café du Méral.

Méral que je me décide à rénover il y a deux ans : nouveaux plateaux, pédales automatiques, nouvelles roues et dérailleurs indexés Campagnolo. Je dis adieu aux moyeux Maxicar et aux dérailleurs Huret Duopar après 20 ans de service. Et puis je recommence à rêver, j'achète le Cycle et me délecte de leurs circuits ou de leurs analyses des cols durs.

Rétroacte # 2

Décembre 2009, Charlotte, mon épouse, propose de changer de destination de vacances et de bifurquer vers la Dordogne, un lointain souvenir de notre voyage de noces raté en Espagne mais terminé de belle manière sur les coteaux de Bergerac.

Toujours fidèle à mon Ami Chelin, je découvre (ou redécouvre, plutôt) que notre endroit de villégiature n'est pas très éloigné des Monts du Cantal, promesse de paysages vallonnés et de pentes plus longues que mes coteaux charentais. Je trouve rapidement mon bonheur, un point vers lequel convergent trois routes tortueuses à souhait, un point haut : le Puy Mary ! Je connais le but de mes congés estivaux.

1588 mètres, et Puy après ... ?

Ce col, le col routier le plus élevé du Cantal, va devenir une obsession. Une à deux fois par semaine, je déplie la carte et trace mon circuit. Pas question, évidemment, même si je ne suis plus DAM depuis des années, de partir en voiture déposer le vélo au pied du col, de grimper et redescendre puis de rentrer à la maison avec l'estime du devoir accompli.

L'autonomie, je suis tombé dedans le jour où j'ai greffé une sacoche de guidon à mon vélo. Le Puy Mary sera donc placé au coeur d'une boucle ou ne sera pas.

Premier problème : il n'y a pas cinquante routes différentes pour y arriver, j'ai beau user mes yeux sur la carte, je n'en vois que trois. En gros, l'escalade peut se faire via les versants Nord, Sud et Ouest soit, dans l'ordre d'énumération, une grimpe de difficulté moyenne (ce qui fait mentir la réputation de « la face Nord »), une très longue et une courte mais réputée difficile.

Venant moi-même à l'ouest du Cantal, ce sera donc par le Sud ou l'Ouest. Je me fixe, comme point de départ, Salers, ville médiévale située à mi-chemin entre Aurillac et Mauriac.

Deuxième problème : à pas loin de cinquante balais, il ne suffit plus de paraître pour réussir, même si cela n'a jamais vraiment été le cas. J'entame donc assez tôt dans l'année un programme de remise en forme adapté. J'ai la chance de vivre tout près de Namur et j'accumule les kilomètres et le dénivelé en arpentant les coteaux de la Meuse et de la Sambre. J'ai, en particulier, une grimpe de 4 kilomètres à portée de roue entre Floreffé et Bois-de-Villers que je ne me prive pas d'emprunter régulièrement.

Cela me permet d'arriver à destination, mi-juillet, dans une forme acceptable (du moins à mon niveau) et d'enchaîner les sorties quotidiennes de 1h30 à 2h00 autour et sur le plateau de Lascaux, au pays du foie gras. Le deal passé avec la famille est le suivant : levé aux aurores afin de profiter de la fraîcheur matinale, je rentre garni du petit déjeuner entre 8h00 et 8h30... sauf ce 30 juillet où je rentrerai dégarni pour le souper.

Mon objectif : 1590 mètres, soit 1588 plus mon double mètre, casque compris.

Bien entendu, l'exception météo de la semaine est pour aujourd'hui ! Menaces nuageuses et risques de pluie qu'ils ont dit au JT de la veille. Cela suffit à ma chère et tendre pour me murmurer : « S'il pleut, n'insiste pas. » Tu parles, même avec de la neige j'arriverai au-dessus.

4h30 du matin, un blanc de poulet et un peu de compote plus tard, je prends la route pour deux heures et demie de voiture. Après quelques kilomètres seulement, la pluie annoncée est bien là. Cela ne m'arrête pas mais une première surprise m'attend lorsque j'arrête la voiture sur le parking de Salers : il ne fait que douze degrés ! Ça, ce n'était pas prévu. J'ai bien maillots et veste imperméable mais ni survêtement ni pull. Bon, ce n'est pas grave, un bon café et un croissant vont me réchauffer.

Deuxième surprise, Salers en Cantal, c'est sans doute beaucoup plus au Sud que je ne le croyais. Une journée normale doit y commencer vers midi car à 7h30 du matin, il n'y a rien, mais strictement rien d'ouvert. Tant pis, je partirai à sec mais la cité n'aura même pas droit à une photo en récompense de son riant accueil.

J'attaque une descente à pic vers la vallée de la Maronne qui me permettra d'accéder au col de Legal, premier passage en altitude de la journée. Deux kilomètres de chute libre (167 mètres de dénivelé quand même) et surtout grelottante et humide me mènent au départ de la vallée de l'Aspre où je peux commencer à me réchauffer.

Les nuages noient les sommets qui m'entourent et j'avance un peu à l'aveuglette. La route suit la vallée remontante et s'élève par petits paliers, un peu comme un escalier, un peu de plat, un petit mur, un peu de plat.... Sur 5 kilomètres, je ne gagne que 40 mètres de dénivelé. Les choses s'améliorent avec le passage du col de Saint Georges (oui, oui, pour un Dragon, ça ne s'invente pas) à 954 mètres d'altitude (col non marqué, malheureusement) qui me donne accès à la vallée de la Bertrande et là, la pente prend son rythme de croisière. Le passage du Boudou (non, pas du Doudou, j'ai bien vérifié) me place à 6,5 kilomètres du sommet du col de Legal.

Sur la route, pas un chat ! J'ai dû croiser pas plus de 4 véhicules depuis mon départ.

L'humidité va croissant et, accompagné par le seul tintement des cloches de vaches invisibles (je verrai plus tard qu'il s'agit des fameuses Salersoises au beau pelage brun et aux longues cornes), je trace ma voie sur une route toute fraîchement gravillonnée. Je dois jongler avec les andins de cailloux et j'espère que la descente ne sera pas dans le même état sous peine d'une promesse de beaux vols planés. Au bout d'une dernière ligne droite, je franchis, complètement dans les nuages, le col de Legal à 1231 mètres non sans une certaine émotion. Ma première

photo souvenir depuis tant d'années sur une route déserte et glaciale mais au sommet d'un col, modeste certes mais un col tout de même.



Le temps de recharger les batteries et de fermer ma veste (je ne l'ai pas quittée depuis le départ) et je plonge vers le col suivant. Heureusement, la route n'est pas rechargée sur ce versant et je retrouve rapidement de bonnes sensations sur cette route livrée à moi seul. Les virages s'enchaînent, je prends un plaisir fou à prendre la corde, à sortir le genou pour balancer le vélo mais la joie est de courte durée. Je navigue rapidement à flanc de vallée et la route épouse fidèlement toutes les micro-vallées qui arrivent perpendiculairement, elle tourne sans cesse de manière brutale et est plutôt du genre casse-pattes.

Le col de Bruel (pas le chanteur) est passé dans un anonymat complet avant de continuer une descente en montagnes russes vers la vallée de la Jordanne, réel point de départ de l'ascension du Puy Mary par le versant Sud. Comme par magie, les nuages se déchirent enfin, je peux tomber la veste et je devine, au loin, la vallée de la Jordanne.

A Saint-Julien de Jordanne, je rejoins enfin la D17 qui va me mener au point culminant du Cantal au bout de 14,5 kilomètres d'ascension. Après tout, ce n'est jamais que 3 fois et demi ma côte fétiche du namurois prises à la suite. Exprimé comme ça, cela ne semble pas très compliqué.

L'ascension démarre sur un mode mineur, à 3,5 % de moyenne. Le passage à Mandailles (lieu de

passage du tour 2011) et la cascade de Liadouze, avant la première épingle à cheveux, m'ont déjà fait parcourir 5 kilomètres. Le passage de RUDEZ, comme son nom l'indique, marque une rupture dans la pente qui se fixe vers 6 % de moyenne.

Quelques hectomètres plus loin, mes calculs me montreront que je n'ai pas mal aux jambes pour rien, la route passe à 7 et 8 % par endroits. Je suis toujours sur le plateau du milieu mais sur la dernière couronne derrière.

A mi-parcours, je m'offre une petite pause. A peine arrêté, j'entends derrière moi le bruit d'une chaussure qu'on déclipse. Un cyclo, le premier que je rencontre sur cette route pourtant réputée pour son trafic cycliste (il y a des panneaux tous les deux kilomètres à l'attention des conducteurs pour les inciter à partager la route avec les deux roues) me fait rapidement part de son impression : DUR ! Il est, comme moi, à sa première tentative d'ascension du Puy Mary et, à 7 km du sommet, j'observe qu'il est déjà, contrairement à moi, « tout à gauche ». Si la route se relève, lui se plante.

Tout en bavardant avec lui, j'enlève un maillot de trop et me permet de prendre quelques photos avant que tout ne trouve sa place dans mon coffre de guidon à la grande surprise de mon compagnon de route qui voyage un peu « léger » à mon goût.

Pendant que je range mon barda, mon cyclo reprend la route. Il ne faut pas 500 mètres avant de le reprendre. Par précaution, j'équilibre mon braquet, je passe sur la soucoupe à café mais je redescend d'une couronne à l'arrière. J'y gagne en souplesse sans vraiment changer de développement.

Trois épingles à cheveux se succèdent alors que nous sommes sous les arbres. Au cœur de la troisième, un panneau annonce « Sommet à 6 km, 352 m de dénivellation, pente moyenne de 5,87 % ». Quelle précision !

J'ai pourtant l'impression que la route se redresse à la sortie du virage en même temps qu'elle sort du couvert des arbres. L'examen à posteriori des cartes IGN me confirmera que la pente moyenne est au dessus des 7 %. La pierraille et les pâturages prennent possession du paysage et les cyclos deviennent un tout petit peu plus nombreux.

Entre le onzième et le douzième kilomètres, la pente s'adoucit un peu et retombe juste sous les 5 % ce qui me permet, malgré une légère usure, de tomber deux dents à l'arrière. Ma vitesse instantanée remonte, elle, au dessus des 10 km/h, vitesse que je n'ai plus atteinte depuis la traversée de Rudez.

A deux km du sommet, un virage serré dévoile enfin le but de mon expédition, le col est là-bas, au bout de cette longue courbe à flanc de montagne. Les deux derniers kilomètres sont entièrement visibles et se déroulent sous le

regard du Puy Mary, le réel sommet que l'on ne peut atteindre qu'à pied, à 1783 mètres.



A cet endroit, il reste un peu plus de 50 mètres de dénivellé à franchir. Un rapide calcul rétrospectif nous démontre donc toute la vanité d'un calcul de pente moyenne ! A 6 km du sommet, il restait 352 mètres à grimper alors qu'à 2 km du sommet, il ne reste plus que 50 mètres d'effort à faire. Les 300 mètres de différence ont donc été franchis en 4 kilomètres ce qui place la moyenne à 7,5 % et si on tient compte du répit entre les km 11 et 12 (seulement 42 mètres de gagnés), on arrive à un solde de 260 mètres pour 3 km, soit une pente à 8,6 %. La calculatrice confirme donc les sensations des jambes et l'avis de mon fugitif compagnon : Dur !

Un dernier replat permet de relancer la machine et de terminer l'ascension sur le deuxième plateau, debout sur les pédales et au milieu du souk ! Je comprends mieux, maintenant, la réputation du lieu sur sa fréquentation cycliste, il y a des vélos partout !

Il faut croire qu'ils n'ont pas emprunté le même chemin que moi. Il y a des vélos mais aussi beaucoup de voitures, avec ou sans vélos d'ailleurs. L'affluence est telle qu'un trio de gendarmes est planté au milieu de la route pour régler la circulation. A en juger par leur bonne mine, il doit s'agir de poulets de Bresse, les fameux poulets de Loué élevés au grand air. Je ne m'attendais pas à tomber au milieu de l'autoroute en pleine transhumance estivale.

Vite, retour du maillot car le vent est piquant. Je cherche une bonne âme pour une photo souvenir et je la trouve en la personne d'une accompagnatrice d'un cyclo que je reconnais pour m'être passé sur le corps à 4 kilomètres du sommet. Je minimise les propos de cette supportrice enthousiaste (de son mari, je précise) qui me dit que nous (?) avons fait une chose extraordinaire.

Comme Brel à ses flamingants, je renonce à lui parler de Cerdère-Hendaye, de diagonales,

d'autonomie. Ce n'est pas le bon public mais l'important, pour moi, est que, clic-clac, la photo est dans la boîte. Petite déception néanmoins, pas de panneau de col ! Juste le chalet et sa terrasse panoramique pour fixer le lieu de passage.



J'entame la descente par la voie Ouest, vous savez, celle qui est plus raide que la face Nord. Encore sur le parking, je croise ma photographe et son mari en train de ranger avec précautions le vélo dans le coffre de la voiture. Soyons sport... je leur souhaite bon retour en rigolant un peu.

Le premier kilomètre de descente pointe à 10,5 %, le deuxième à 11,5 %. Autrement dit, ça file à toute allure d'autant que la descente n'est pas vraiment technique. Malheureusement, je tombe rapidement dans les... bouchons ! Je suis obligé de faire un « à fond » sur les freins pour éviter un mobilhome qui doit composer avec une circulation montante importante et une série (5 en 1 kilomètre) de rétrécissements de chaussée. Je peste tant et plus. Il accélère trop fort entre les obstacles pour que je puisse le passer et je dois donc composer avec cette circulation. Autant dire que cela me gâche un peu ma descente. Heureusement, la pente s'adoucit et je peux lâcher les freins. La route est même plate jusqu'à l'embranchement de la D1 vers le col de Neronne, au lieu dit « La Borne ».

Là, c'est la surprise du chef. La route s'élève à nouveau. Je savais qu'il me restait un dernier col à franchir mais, à priori, en descente. Mon ami Chelin m'a donc menti, du moins par omission. Je l'avoue, j'ai déjà dépassé le kilométrage maximum de mes entraînements et j'ai mangé, aujourd'hui, plus de 1300 mètres de dénivelé positif. Mes jambes et mon moral en prennent un coup en voyant la route se redresser devant moi. C'est d'autant plus frustrant que ma préparation du circuit s'était surtout concentrée sur l'aller et non sur le retour qui me semblait tout en descente.

Je ne sais donc pas à quoi m'attendre. Je compte les coups de pédale. Un kilomètre, deux kilomètres, la tête dans les épaules, j'évalue la pente entre 5 et 6 %.



La forêt m'entoure à nouveau et je suis étrangement seul. Le flot des voitures et autres camping-cars s'est calmé, et je ne parle même pas des cylos, plus un seul gramme de carbone à l'horizon !

Heureusement, la pente s'adoucit, la chaîne descend sur les pignons autant que le moral remonte. 6,5 kilomètres après « la Borne », voici enfin le col de Neronne, 1241 mètres et la promesse, réelle cette fois, de me laisser glisser jusqu'à Salers.

Question de me laisser glisser, ce sera pour une autre fois ! Un violent vent de face sur une route filant le long d'une paroi rocheuse sur un revêtement se dégradant soudain et sur une pente n'excédant pas 3 % au meilleur de sa forme, je dois batailler ferme sur le 52 dents sur près de 10 kilomètres. Emporté par mon élan, je manque d'ailleurs de me viander lamentablement dans un dernier mais sévère virage à gauche abordé avec un certain manque de concentration lié à un peu (!) de fatigue. Il me reste 1,5 kilomètre à parcourir pour arriver à destination.

Il est midi, Salers offre cette fois un tout autre visage. Les commerces sont ouverts, le soleil est revenu et les touristes aussi. Je m'en tiens néanmoins à ma promesse initiale : pas de croissants, pas de photos !

J'avise quand même une pâtisserie qui propose la spécialité locale : le Sablé de Salers, biscuit sec qui se vend à la boîte ou à la pile, en vrac. Comment qualifier cette découverte gustative ? Impossible d'en croquer plus d'un à la fois, ce n'est pas Sablé qu'il devrait s'appeler mais Cimenté de Salers ! Pour être secs, ils sont secs. Autant essayer d'avaler un sac de ciment. Ce n'est pas cela qui me réconcilie avec cette cité. Il est temps, pour moi, de rentrer vers la Dordogne.

75 kilomètres, 1400 mètres de dénivelé... je revis ! Vivement l'année prochaine, il paraît que la destination est l'Ardèche. Mon circuit est déjà dans la tête.